

Ascenseur pas si social

IIII France Clarinval

Dix ans après son désenclavement, le Pfaffenthal attire les convoitises. Son identité et sa spécificité s'en trouvent bouleversées

En juillet 2016, les édiles de la Ville inauguraient en grandes pompes l'ascenseur panoramique qui relie le Pfaffenthal à la ville haute. Six mois plus tard, la gare Pfaffenthal-Roud Bréck et son funiculaire rapprochaient le quartier au bord de l'Alzette du plateau du Kirchberg. Dix ans après, ces nouveaux accès ont-ils changé le visage du quartier et amorcé la gentrification redoutée ?

La physionomie du quartier a connu de nombreux bouleversements qui ont façonné sa sociologie et son identité. Longtemps, le Pfaffenthal constituait littéralement la porte d'entrée de la capitale et la population y était dense. Dans le livre *Kanner o Kanner* (édité par le Syndicat d'intérêts locaux Pfaffenthal-Siechenhof en 2020), on apprend qu'en 1806, seize pour cent des habitants de la ville habitaient dans ce quartier. En 1868, après le démantèlement de la forteresse, ils représentaient encore dix pour cent des citoyens. Mais avec le départ de la garnison et l'ouverture de la Montée d'Eich, le quartier se retrouve coupé de la ville et périlite. Les petites entreprises artisanales et commerciales disparaissent, ceux qui ont les moyens rejoignent la Ville haute, les terrains des anciennes fortifications étant devenus plus abordables. Le quartier s'appauvrit. « Les maisons laissées à l'abandon sont devenues insalubres et des gens moins bien lotis ont dû se chercher de nouveaux débouchés, les 'petits' métiers, tels que rémouleurs, chiffonniers, colporteurs. » Dans les années 1920, ces maisons ont en grande partie été démolies, « sans mesure de repeuplement et de rénovation ». À l'époque, la chanson

populaire de Fritz Weimerskirch décrit l'impuissance des personnes visées : « *Kanner o Kanner o quel malheur/Mir müssen aus der Rue des Fleurs/Wei as dat menscheméiglech nur/Mir musse fort vum Théiwesbuer* ».

Autre traumatisme, il y a cinquante ans, presque jour pour jour, le 30 mai 1976, le quartier du Pfaffenthal bascule dans l'horreur : Une violente explosion cause trois morts, 25 blessés et une vingtaine de maisons détruites ou très endommagées*. Plus d'une centaine de personnes doivent être relogées, notamment dans l'auberge de jeunesse toute proche. On comprendra plus tard qu'une erreur humaine est à l'origine de la catastrophe : Un chauffeur-livreur venu transvaser 10 000 litres de carburant dans un réservoir, se trompe de conduite et déverse sa cargaison dans une canalisation. En contrebas, l'inévitable se produit.

Après la catastrophe, la Ville de Luxembourg rachète progressivement les maisons devenues inhabitables et repense complètement l'ilot, redessinant le tracé des rues pour organiser les nouvelles constructions autour d'une cour centrale. Dix ans après l'explosion, l'ensemble de logements sociaux Beim Béinchen est inauguré. Trop tard pour que les anciens habitants reviennent s'installer dans le quartier. Une recomposition sociale du quartier s'amorce alors, avec bon nombre d'employés et d'ouvriers communaux. Si l'endiguement de l'insalubrité du quartier est salué, d'aucuns considèrent que l'esprit local s'est affadi avec ces nouveaux habitants qui ne font pas partie du « village ».

Le « village » était considéré comme mal famé, peuplé d'ivrognes bagarreurs, de chômeurs de longue durée

« Pour la Ville, la reconstruction a été l'occasion de vider le quartier d'une population à la réputation peu reluisante. Une sorte de nettoyage », estime un habitant. La mauvaise réputation du Pfaffenthal n'a pas été balayée par les aménagements successifs. Se sachant mal aimés et déconsidérés par « ceux d'en haut », les habitants ont préféré ne compter que sur eux-mêmes, s'appuyant sur les réseaux locaux, la débrouillardise voire la roubardise. « C'était vraiment un quartier à part qui n'intéressait pas les autorités. Il a par exemple fallu attendre quinze ans et plus de soixante morts (qui atterrissaient dans les jardins d'en bas) pour que les barrières anti-suicide soient installées sur le Pont Grande-Duchesse Charlotte », se souvient un ancien.

Jusqu'au milieu des années 1990, le « village » traîne une réputation de quartier mal famé,

peuplé d'ivrognes bagarreurs, de chômeurs de longue durée prompts à détrousser ceux qui osent s'aventurer dans le coin. « Si on cherchait du travail, il valait mieux ne pas dire qu'on venait du Pfaffenthal », se remémore une dame âgée, qui promène son chien. « Quand je suis arrivé en 1970 rue Laurent Menager : je voyais des gens se bagarrer tout le temps dans les bistrotts. Mais ce qui était bien, c'étaient les trois épiceries, le boulanger, le boucher et les cinq cafés à proximité. Mais tout ça est fini », retrace Silvestre Simoes en 2020, dans le livre *Kanner o Kanner*. « Quand j'étais petit, j'avais un peu peur d'aller de l'autre côté du pont. Il y avait là des gens qui parlaient très fort, qui buvaient beaucoup d'alcool », se souvient Kim. Il a habité dans le quartier jusqu'à son adolescence et y est revenu à l'âge adulte.

Aujourd'hui définitivement désenclavé, le *Dällchen* comme l'appellent les gens du coin, attire une population plus aisée et attise les convoitises des promoteurs. « Il y a vraiment un avant et un après l'ascenseur », constate Kim. « Avant, nous vivions très isolés. Rejoindre le centre-ville ressemblait à une excursion qui demandait un effort physique. Maintenant, je prends l'ascenseur pour aller acheter du pain. Aucun autre quartier n'est aussi bien desservi vers la ville, le Kirchberg et la gare. » Cependant, il ne parle pas de gentrification : le Pfaffenthal compte le plus grand nombre de logements sociaux de la capitale, la plupart appartenant à la Ville.

[...]



Les anciens habitants veulent conserver l'aspect « village » de leur quartier

Sven Becker